

il
es ?



Une sculpture parodique du Mont Rushmore représente, de gauche à droite, Vladimir Poutine, Xi Jinping, Kim Jong-un et Donald Trump, à Bangkok en 2025. © AFP.

pousser au bord de l'eau, la tête penchée, rappelle cet amour de soi tragique. Voilà pour le mythe. Et la réalité ? Nous comprenons tous qu'on ne peut traverser la vie sans un amour de soi sain, sans une estime minimale de soi. Mais lorsque le narcissisme devient excessif, l'adolescent jusque-là satisfait se transforme en un égocentrique acariâtre qui ne reconnaît aucune valeur en dehors des siennes. Pour le dire cyniquement, un profil idéal pour une carrière politique. Car plus on grimpe dans la hiérarchie, plus la conviction d'être investi d'une mission personnelle devient utile. Les coudes avec lesquels le narcissique écarte la concurrence deviennent plus tranchants. Le doute quant à sa propre aptitude à exercer le pouvoir ne l'effleure même pas. Et s'il rencontre des résistances, celles-ci sont tout simplement éliminées sans scrupule. Après tout, une seule personne sait véritablement tout : le moi du chef. A l'instar de figures mythologiques apparentées comme Œdipe ou Electre, Narcisse a lui aussi obtenu une place d'honneur dans les dossiers cliniques de la psychologie. En 1914, Sigmund Freud lui-même a distingué le narcissisme sain de l'enfant du narcissisme pathologique de l'adulte. Depuis, les psychologues de toutes tendances se disputent pour définir précisément ce qu'est le narcissisme. Une chose est sûre : il n'augure rien de bon, et il existe bel et bien, le plus souvent avec des conséquences dévastatrices, que ce soit dans la vie conjugale, professionnelle ou, bien pire encore, en politique. Le philosophe Erich Fromm, influencé par Freud, voyait dans l'histoire du monde une véritable parade du narcissisme. Même dans les orgies d'extermination d'Hitler et de Staline, Fromm discernait des traces évidentes d'un amour de soi mégalomane : « Si je dois mourir, j'emmènerai des milliers de personnes, voire des millions, avec moi dans mon dernier voyage. » C'était, poussée à l'extrême, la même logique qui avait conduit le premier empereur chinois à se faire enterrer avec son ar-

mée de terre cuite composée de dizaines de milliers d'avatars, ainsi qu'un harem sacrifié, des gardes du corps et des chevaux. Et que furent les pharaons tels que Khéops ou Khéphren sinon des narcissiques à l'état pur, pour qui seule une pyramide gigantesque pouvait constituer une sépulture digne de leur grandeur ? La lignée se poursuit avec Néron qui, en tant que musicien, poète et champion olympique, voulait toujours être le meilleur et qui, selon la légende, aurait incendié la moitié de Rome pour trouver l'inspiration d'un chant. Elle se prolonge ensuite avec Napoléon, qui se couronna lui-même empereur afin de tenter de panser les blessures psychiques que les Français lui avaient infligées au fil de ses années dans l'armée, lui qui était un petit Corse élevé dans la tradition italienne. Lorsque Donald Trump fait construire son « Big Ballroom » pour des sommes fantaisistes toujours plus élevées à côté de la Maison-Blanche, ou qu'il organise à Washington un véritable défilé militaire sur le modèle de Moscou ou de Pyongyang, il agit selon un schéma narcissique : d'une manière ou d'une autre, la grandeur historique du leader doit s'incarner quelque part. Comme si ces fanfaronnades ne suffisaient pas, Trump, en tant que politicien narcissique moderne, dispose en outre des moyens techniques des réseaux sociaux. Il peut ainsi s'autoglorifier en temps réel et rabaisser ses rivaux. Pour les futurs narcissiques au pouvoir, ce miroir numérique offre un potentiel séduisant, mais pour leurs semblables, il est plutôt dévastateur. Les femmes, un antidote efficace ? Les femmes au pouvoir constituent-elles un antidote efficace ? Ni Cléopâtre, ni Catherine la Grande, ni Margaret Thatcher ne sont entrées dans l'histoire comme des modèles de retenue et de modestie. Angela Merkel paraissait, dans l'exercice de ses fonctions, plutôt terre à terre et posée ; mais aujourd'hui, des années plus tard, elle se révèle sous un angle plus machiavélien, sans la moindre trace de doute. Quant à la soif de pouvoir méthodique d'Ursula von der Leyen, elle est dépeinte de manière très critique par son rival évincé Charles Michel dans diverses interviews. Ainsi vont les choses lorsqu'un grand narcissisme en surpasse un autre, de moindre envergure. Il suffit de regarder une vidéo new-yorkaise d'Annalena Baerbock, empreinte de narcissisme, pour dissiper toute illusion d'une politique étrangère féministe, et donc prétendument exempte de narcissisme : quiconque finance sur fonds publics ses propres conseillers en style et maquilleurs, et écarte avec délectation une collègue plus qualifiée de son parcours professionnel, peut aisément figurer sur la liste des ego surdimensionnés. Mais il faut aussi poser la question inverse : une carrière politique est-elle seulement supportable pour les non-narcissiques ? Pensons au pape Jean XXIII, fraîchement élu, qui, porté avec faste dans sa litière, soupirait, embarrassé : « Si ma vieille mère me voyait maintenant... » Ceux qui sont tourmentés par de tels scrupules, voire par le doute de soi, n'atteignent peut-être jamais tout à fait les sommets, précisément parce qu'ils n'y aspirent pas vraiment. Une pudeur saine face au pouvoir explique pourquoi si peu de personnes ordinaires accèdent aux plus hautes fonctions. Et pourquoi il y aura toujours des narcissiques pathologiques au pouvoir : ils ne connaissent pas cette pudeur ; ils vivent dans une relation monogame stable avec eux-mêmes et ne perçoivent pas les dégâts que leur égocentrisme inflige aux autres. A l'image de ce patient qui remercie son médecin de l'avoir guéri de sa mégalomanie en lui demandant : « Combien de millions vous dois-je ? »

La santé mentale, nouvel eldorado des laboratoires pharmaceutiques



Dans ce domaine jugé particulièrement risqué par les Big Pharma, la plupart des médicaments commercialisés ont été conçus il y a plusieurs décennies.

LE FIGARO

MARIE BARTNIK

Si les traitements contre le cancer se perfectionnent à une vitesse époustouflante, c'était loin d'être le cas, ces dernières années, de ceux destinés à soigner les troubles mentaux. Et les malades atteints de schizophrénie, de bipolarité ou de dépression en étaient encore réduits à se contenter de traitements mis au point il y a 30 ans, voire 60 pour certaines molécules. Des médicaments qui marchent globalement bien « pour 60 % à 70 % des patients, mais les 30 % restants n'y répondent pas bien, et c'est un problème majeur », explique Pierre-Michel Llorca, professeur de psychiatrie à l'université de Clermont Auvergne et membre de la fondation FondaMental. « En psychiatrie, nous traitons des troubles dont nous ne connaissons souvent pas la cause précise. Certaines personnes souffrant de dépression ressentent par exemple beaucoup d'anxiété, d'autres sont ralenties, d'autres encore n'éprouvent plus aucun plaisir. On peut penser que les mécanismes sous-jacents sont différents. Pourtant, nous disposons des mêmes médicaments pour tous. » Si la pharmacopée des psychiatres s'est si peu étoffée ces dernières décennies, c'est que les laboratoires se sont longtemps tenus relativement éloignés de ce champ de recherche, qu'ils considéraient comme trop risqué. Le taux de succès, s'agissant du développement d'un nouveau médicament, y est en effet « de l'ordre d'un sur dix, contre un sur six s'agissant des autres indications », souligne Bartłomiej Szabat-Iriaka, gérant santé chez Exane AM. « Les principales raisons de cet écart sont simples : les patients sont très hétérogènes, les essais sur les animaux prédisent moins bien la réponse humaine et l'efficacité est plus difficile à mesurer objectivement que dans des maladies guidées par des biomarqueurs. » Un regain d'intérêt grâce à de récentes découvertes Ces écueils n'ont pas disparu, mais les laboratoires sont de retour dans le champ de la psychiatrie. De récentes découvertes scientifiques ont suscité de leur part un regain d'intérêt pour les maladies mentales, qui touchent 20 % des Américains et des Européens. En témoigne le rachat, en 2023, de la biotech Karuna Therapeutics par l'américain BMS, pour 14 milliards de dollars. Si le laboratoire américain a payé si cher cette société, c'est qu'elle disposait dans sa besace d'un candidat

médicament, le KarXT, dont le mécanisme d'action rompt avec celui des antipsychotiques utilisés depuis trente ans. Au lieu de bloquer les récepteurs de la dopamine, ce qui occasionne des effets secondaires importants (troubles moteurs, cognitifs, prise de poids, effet sédatif...), le KarXT stimule un autre type de récepteurs (qu'on appelle les récepteurs muscariniques). A la clé : une efficacité plus grande sur les symptômes de la schizophrénie et moins d'effets secondaires. BMS ambitionne désormais d'étendre l'indication de ce médicament aux patients atteints de la maladie d'Alzheimer et souffrant à ce titre de symptômes psychotiques. Commercialisé sous le nom de Cobenfy, il n'est cependant pas encore disponible en Europe. « Cette avancée », note le cabinet Ixia dans une étude récente, « illustre bien comment des traitements novateurs peuvent enfin voir le jour après des années de stagnation en matière d'innovation et d'échecs dans les essais cliniques dans le domaine de la santé mentale. Encouragés par ces résultats, biotechs et laboratoires pharmaceutiques se lancent à nouveau dans la recherche & développement en santé mentale. » Près de 200 molécules en développement Plusieurs concurrents de BMS se sont engouffrés dans la brèche. En janvier 2025, Johnson & Johnson a acquis Intra-Cellular Therapies, un spécialiste des maladies mentales, pour près de 15 milliards de dollars. Intra-Cellular disposait notamment d'un médicament tout juste commercialisé et indiqué dans le traitement de la schizophrénie et de la bipolarité, le Caplyta. Depuis cette acquisition, le laboratoire américain a obtenu l'autorisation d'étendre son indication dans le traitement de la dépression sévère. L'année dernière, le Caplyta rapporté 700 millions de dollars à Johnson & Johnson. Biogen espère encore racheter Sage Therapeutics, qui a développé un traitement contre la dépression post-partum, tandis qu'AbbVie a acquis Cerevel Therapeutics pour près de 9 milliards de dollars. Un échec dans ce dernier cas puisque la molécule développée par cette biotech a finalement échoué en phase 2. AbbVie n'en a pas moins persévéré dans le traitement des maladies mentales et acquis en août dernier un candidat médicament contre la dépression, développé par la start-up Gilgamesh, qui présente la particularité d'être un psychédélique – une classe de médicaments qui suscite l'intérêt grandissant des laboratoires. L'ampleur des recherches dans le domaine des maladies mentales est encore faible comparé aux travaux menés en cancérologie. Près de 200 molécules sont néanmoins actuellement en développement, selon la société Iqvia ; 20 % d'entre elles visent le traitement de la dépression, 13 % la schizophrénie et 10 % les troubles du sommeil. « Ces nouveaux médicaments sont intéressants en ce qu'ils enrichissent la panoplie du psychiatre », estime Pierre-Michel Llorca. « Nous revendiquons de disposer du plus grand nombre de molécules possible, parce qu'aujourd'hui, nous ne savons pas prédire laquelle fonctionnera le mieux sur tel ou tel patient. Il nous faut pouvoir les tester, de façon empirique, en attendant de pouvoir catégoriser précisément les patients comme c'est le cas en oncologie, et pratiquer une psychiatrie de précision. » Le praticien regrette dès lors que ces médicaments ne soient, pour l'instant, disponibles qu'aux Etats-Unis, pour ceux qui sont déjà sur le marché.